

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le péché de la chair

François Gravel, *Je ne comprends pas tout*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 2002, 232 p., 22,95 \$.

Germaine Dionne, *Le fils de Jimi*, Montréal, Boréal, 2002, 144 p., 17,95 \$.

Martin Grange, *Requiem pour un nain*, Montréal, Point de Fuite, 2001, 96 p., 19,95 \$.

Hugues Corriveau

Number 107, Fall 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37451ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Corriveau, H. (2002). Review of [Le péché de la chair / François Gravel, *Je ne comprends pas tout*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 2002, 232 p., 22,95 \$. / Germaine Dionne, *Le fils de Jimi*, Montréal, Boréal, 2002, 144 p., 17,95 \$. / Martin Grange, *Requiem pour un nain*, Montréal, Point de Fuite, 2001, 96 p., 19,95 \$.] *Lettres québécoises*, (107), 21–22.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2002

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Le péché de la chair

La vie ordinaire fait-elle de bonnes histoires ?

ROMAN | HUGUES CORRIVEAU

FRANÇOIS GRAVEL A DE L'AUDACE. Il ne le sait peut-être pas vraiment, mais si, mais si ! Comment a-t-il pu croire un seul instant qu'écrire la vie « très bungalow » d'une famille « très ordinaire » n'allait pas donner un texte « très plate » ?

LE PÉCHÉ DE LA CHAIR 1

Et pourtant, c'est peut-être bien l'écueil que, miraculeusement, François Gravel évite dans son nouveau roman, intitulé assez obscurément *Je ne comprends pas tout* (on ne fait pas moins vendeur !). Et pourtant, disais-je, voilà un texte qui tranquillement impose son ton presque anonyme à force d'être ordinaire, à l'image exactement du protagoniste de l'histoire, ce père de famille sans histoire qui aura justement « une histoire » (comme on dit), trois jours durant, avec la femme de son meilleur ami, mère des deux meilleurs amis de ses deux propres enfants. On en bâillerait presque... « Je te trompe, tu me trompes, m'aimes-tu encore chérie-chéri ? » Et inévitablement : « Me pardonneras-tu jamais ? », « Me pardonnerai-je jamais ? » Vraiment, M. Gravel, il fallait sans doute une dose de courage ou de masochisme pour s'attaquer à pareille tartine !

Mais le bougre de Gravel a du talent. Celui d'une humilité étonnante, d'une prose adéquate jusqu'au mimétisme d'un journal intime adressé à d'éventuels lecteurs auxquels l'amant transi confierait son âme. Mais je parle mal de ce livre, sans aucun doute. Que voulez-vous ! Ce livre ne se résume pas (vous avez vu ce que cela a donné plus haut !) non plus qu'il attire une critique ou dithyrambique ou négative. Ce livre est neutre — avec efficacité —, avec juste ce qu'il faut de petites confidences à la petite semaine pour empêcher les décrochages (comment résister à l'apprentissage du père auquel le fils enseigne à humer tous les matins ses rôties afin d'en distinguer les variantes de brûlé, de sésame, de mie blanche ou non ?) Que dire de plus sinon que *Je ne comprends pas tout* est un livre attendrissant, troublant, singulier à force d'être ordinaire.

Marc-André Filion est marié à Marie-France ; ils ont un fils, Mathieu, et une fille, Marie-Tout-Court. Ils s'achètent un bungalow, font la connaissance de Robert et Josée, les parents d'Amélie et d'Alex. Dès que Marc-André voit Josée, on entend la foudre s'abattre sur leur cœur. C'est touchant. Ils attendront sept ans avant de consommer l'acte (comme on disait chez les curés). Par hasard (la vie est tellement pleine de hasards ! mais, dans les romans, l'efficacité de ceux-là, c'est plus discutable !), Marie-Tout-Court a une compétition de plongeon ; Marc-André et Josée l'accompagneront (je sais, la maman est restée à la maison... et le mari de Josée itou). Des chambres communicantes dans un motel, et voilà que le gros péché de la chair sera consommé. Adieu l'amitié, le Robert faisant déménager sa famille à Québec, loin de Longueuil (aussi bien dire à deux continents de sa si belle banlieue jolie).

Dit comme ça, ça nous reste en travers de la gorge, mais il y a un petit miracle dans ce livre, celui d'une tendresse, celui de la vie quotidienne savamment racontée comme



dans un téléroman qui serait assez bien construit pour nous faire croire à la véracité des personnages comme à celle de l'histoire. Bref, François Gravel ne signe pas là un grand livre, loin s'en faut, mais il y met juste assez de cœur pour que nous soyons attristés par l'accident d'Amélie, émus par l'arrivée de Cléo le chien et de Cléa la chatte, convaincus quand Robert et Marc-André créent une équipe de hockey dont ils deviendront les entraîneurs pour faire plaisir à leurs deux gars. Chacun à sa place, chacune aussi ; et la vie continuera d'être petite, vraiment petite parfois. Mais avec douceur, comme une brise d'automne sur Brossard ou sur un terrain de golf (tiens donc, je ne m'étais pas rendu compte que Robert et Marc-André ne jouaient pas au golf. Zut alors, on recommence !).

LE PÉCHÉ DE LA CHAIR 2

Nastasia a eu un enfant illégitime. Hon ! Elle ne connaît pas le nom du père. Pourquoi ne pas lui donner celui de Jimi Hendrix ? De là le titre du roman, *Le fils de Jimi*, fils qui s'appellera aussi Jimi. Il s'agit pour Germaine Dionne d'un premier roman. D'entrée de jeu, on accède au propos sans s'embêter de fioritures :

Nastasia n'eut pas la force de réclamer son enfant et elle regarda l'infirmière l'emporter.

Sous le regard de l'homme masqué qui attendait maintenant le placenta, elle se sentit ouverte et vide. (p. 23)

Elle ne comprendra pas bien ce que vient faire dans sa vie ce bébé geignard qui crie plus fort encore chaque fois qu'elle l'approche.

Long apprentissage amoureux entre



les deux. Court roman cependant, écrit de façon assez neutre, qui a le tort de ne pas suivre rigoureusement la ligne fondamentale de ce rapport de l'enfant à la mère ou inversement. On dirait que Germaine Dionne n'a pas eu assez confiance en cette force sous-jacente qui aurait pu porter un livre fort. Elle s'attarde ainsi à des saynètes d'une grande inutilité, dont celle du cimetière, d'un humour convenu et d'une vulgarité attendue. La scène la plus forte reste sans aucun doute celle où l'enfant Jimi se fera agresser sexuellement par M. Riendeau, une ancienne connaissance de la mère. Cela dit, là l'auteure prouve hors de tout doute un talent de romancière et une force d'évocation redoutablement puissante. L'économie des moyens employés est d'une grande efficacité. Comme la description de la scène finale dont je ne parlerai pas ici. Bref, tout à la fois bâclé et incisif, ce premier roman exploite avec justesse les méandres d'un apprentissage jamais facile entre une mère et son fils. Et cela fait avec une minutie judicieuse.

LE PÉCHÉ DE LA CHAIR 3

« Tu viens, a dit Tanya, déjà étendue toute nue sur le canapé. » (p. 12) Pensez-vous que le narrateur est excité ? « Point en toute », comme disait ma grand-mère. Lui, il pense solide, il pense philo, il pense « creux-creux » pendant que la madame languit :

Comment peut-on reprocher aux hommes d'être faux dans un monde où rien n'est vrai ?

Cette nuit, ces mots, puisés dans je ne me souviens plus quelle lecture d'adolescence, me revenaient comme un appel de phares avant un face-à-face sur une vieille route de campagne. (p. 13)

La route de campagne étant sans doute, et cela dit avec beaucoup de sensibilité, la Tanya nue. « Tu viens, mon chéri ? » a soufflé Tanya que je devinais sur le point de s'assoupir. » (p. 13) Érotique, ce penseur ! « C'est pas beau ça [se dit l'Apollon] ! Toi qui parlais toujours de ton grand roman canadien, de la bombe que t'allais poser au trou d'cul de la réalité, des mots qui éclateraient comme des fruits trop mûrs contre le garde-fou de l'inconscient collectif ! Foutaise ! » (p. 19)

Au moins, Martin Grange a conscience de la valeur de son *Requiem pour un nain* ! C'est déjà ça. Mais il y a aussi cette « Fabie [qui] s'approche lentement et boucle les pôles qui [les] séparent, caresse doucement et enveloppe [son] sexe comme une gargouille basculant de son socle [...] » (p. 20) Ah ! Que le monde est joli, oh ! qu'il est beau ! « La beauté existe que [sic] là où elle répond au besoin de l'homme de réa-

liser l'harmonie entre une vision du monde qu'on a devinée pour lui et celui qu'il se propose de recréer [...] » (p. 29). C'est que cette œuvrette très courte (une chance !) a des prétentions écolo-conscientes. Ça se présente aussi réflexo-authentico-radicalo-branchée, cette historiette. Le narrateur se voulant « tueur à gages, proxénète, commando suicide à la solde d'un romantisme déchu, dans cet ascenseur qui [le] couvre d'anonymat, [il] devien[t] le songe épique, le *pi* historique d'une mémoire catapultée comme une étoile. » (p. 17)

Le programme fait frémir, l'écriture aussi. Car c'est très mauvais. Comme une poutine mal préparée. Le narrateur a un frère qui possède un bungalow à Saint-Hubert (je n'y peux rien, on fait dans la banlieue, ces

temps-ci), un ami bibliothécaire, du monde qui tourne autour de lui, un emploi quelconque. Bref, ce que ce livre-là raconte, on n'en a rien à retenir, tout au plus que l'ultime maxime est devenue : « *Je pense donc je m'essuie* » (p. 55) alors que « [...] tous les hommes sont des nains — mi-hommes, mi-riens — priant, les yeux tournés vers des constellations différentes, étrangers à la Nature qui grandit en eux comme des ruisseaux vers l'infini » (p. 88). Bon, une chance, le roman est presque fini, et le critique n'en peut plus de tant de niaiseries, il s'arrête net « sur les récifs de récits plus beaux que tous ces rêves mort-nés dans le charnier de [son] oreiller » (p. 89). Allons, fermons cette chose et passons à plus substantiel.



ÉDITIONS TROIS-PISTOLES

ÉCRIRE

Dans la collection *Écrire*,
des écrivaines et des écrivains
sont invités pour la première fois
à révéler leurs secrets professionnels :
pourquoi ils écrivent,
comment ils sont devenus écrivains,
où ils vont chercher leur inspiration,
ce qu'ils **aiment** (ou **détestent**) dans leur métier.



Soigneusement présenté dans un élégant format poche,
et offert à prix très abordable,

chaque livre présente aussi une photographie exclusive de l'auteur,
une page manuscrite, ainsi qu'un dessin réalisé de sa main.

À paraître à l'automne 2002 :

Noël Audet, Marie-Claire Blais, Dominique Blondeau,
Lucien Francœur, Jacques Hébert, Raymond Lévesque,
Renald Longchamps, Jean-Jacques Pelletier

Distribution exclusive : Agence de distribution populaire